

Langues et littératures romanes

M. Harald WEINRICH, professeur

Cours et séminaire : « L'invention de la politesse dans les langues et les littératures romanes »

Les recherches sur la politesse sont largement déterminées, depuis les années 60, par la distinction faite entre une politesse négative et une politesse positive. Cette distinction, dérivée en dernière analyse d'Emile Durkheim, a été développée notamment par Erving Goffman qui s'en sert pour caractériser deux « rituels d'interaction » : une stratégie d'évitement et une stratégie de mise en valeur dans le comportement humain. Dans son approche sociolinguistique, Goffman favorise nettement la politesse négative au point de ne concéder à la politesse positive que la place marginale d'une stratégie réparatrice. D'après les prémisses de cette méthode, on pourrait donner de la politesse à peu près la définition suivante :

La politesse est une forme de comportement communicatif, verbal ou non-verbal, destinée à protéger la « face » (ou image sociale) d'une autre personne contre tout acte qui pourrait la menacer (« face threatening act », FTA) et à « redresser » cette face si elle en a été affectée.

Dans mon cours, par contre, j'ai essayé d'appliquer la méthode inverse. J'ai considéré comme primordiale et prioritaire la politesse positive, la politesse négative n'ayant alors que la valeur mineure d'une stratégie auxiliaire. Cette hypothèse m'a conduit à la définition suivante :

La politesse est une forme de comportement communicatif, verbal ou non-verbal, destinée soit à découvrir, à supposer ou à imaginer chez une autre personne une certaine excellence individuelle ou sociale soit à ménager la face de cette personne si cette dernière ne peut ou ne veut pas exceller dans le domaine.

Les hauts faits de la politesse dans l'histoire des langues et des littératures romanes confirment largement la priorité cognitive de la politesse positive, à commencer par l'acte fondateur de la politesse au sens européen du terme :

l'invention, par les troubadours, de la « courtoisie », dans laquelle la politesse se donne, par rapport à l'« *urbanitas* » des anciens, un nouveau centre spirituel : la dame. Dans ce contexte historique, le cours a porté notamment sur le genre poétique du « salut d'amour » chez le poète provençal Arnaud de Mareuil et chez Dante (*Vita Nuova*) ainsi que sur quelques variantes religieuses de ce genre dans la poésie portugaise du Moyen Âge (Alphonse le Sage : *Cantigas de Santa Maria*). Dans tous ces textes, le moment du salut est un « lieu » de politesse (et virtuellement d'impolitesse) où se joue déjà entièrement l'amour.

Par la suite, nous avons étudié l'œuvre de Chrétien de Troyes, en particulier son *Conte du Graal*, comme illustration de la façon dont au Moyen Âge les normes de la courtoisie ont été apprises et intériorisées par la jeune génération. Nous y avons mis en valeur l'art de la politesse positive qui consiste à poser les bonnes questions au bon moment.

A l'époque de la Renaissance, une nouvelle forme de politesse bénéficiant d'une nouvelle fonction apparaît en Europe : la civilité. Le terme de civilité est emprunté à un opuscule écrit en latin et intitulé *De civilitate morum puerilium*, publié en 1530 par Erasme de Rotterdam. Ce manuel de savoir-vivre fait état des normes de conduite les plus élémentaires à inculquer aux élèves bénéficiant d'une éducation humaniste.

Le texte d'Erasme a été étudié dans le cours en relation avec le grand ouvrage de Norbert Elias : *Über den Prozess der Zivilisation* (1939, en traduction française : *La civilisation des mœurs*, 1973). Dans cet ouvrage, le texte d'Erasme est constamment cité en référence comme document fondateur de la civilisation européenne. Elias considère en effet cette civilisation comme un long processus historique étroitement lié à la diffusion de la civilité érasmienne.

Il est vrai que la civilité est une forme de politesse plutôt négative que positive, étant donné qu'elle consiste avant tout à réprimer ou du moins à contrôler dans l'élève toutes les pulsions animales du corps qui pourraient menacer le territoire de l'autre. Il n'est pas moins vrai que la civilisation dérivée de la civilité érasmienne garde de ce fait un caractère de contrainte, même si pour Elias le processus de la civilisation se caractérise justement par un déplacement continu de l'hétéro-contrainte à l'auto-contrainte. Mais pour apprécier à sa juste valeur la pensée d'Erasme, il ne faut pas oublier que son manuel de savoir-vivre ne concerne que les règles les plus élémentaires de la politesse, plus particulièrement celles qui sont indispensables à la bonne conduite des élèves (tous de sexe masculin, bien sûr) dans un collège. Sans doute l'historien Elias a-t-il eu tort de se fier sans réserve à cette perspective particulière, assez pauvre en éléments positifs, et de négliger complètement, par exemple, un autre texte fondateur de la politesse européenne, le dialogue *Il Cortegiano* (1528) de Baldassare Castiglione, dans lequel la politesse séduit par ses aspects les plus positifs.

L'ouvrage de Castiglione a été étudié avec une attention particulière dans le séminaire qui a accompagné le cours. Très éloignée de toute idée de contrainte, la politesse (*cortesia*) n'y est que jeu, plaisir et divertissement, guidés par la seule règle de désinvolture (*sprezzatura*). Tout ce qui peut être privatif ou répressif dans le comportement disparaît ici dans cette vertu qui n'en a même plus l'apparence.

Le dialogue de Castiglione a été comparé dans la suite du séminaire avec un autre manuel italien de savoir-vivre, *Il Galateo* (1558), de Giovanni Della Casa. Cet ouvrage, dans l'univers de la politesse à l'époque de la Renaissance, se situe à peu près à mi-chemin entre Erasme et Castiglione. A Erasme, il emprunte la sagesse humaniste et l'élan pédagogique, à Castiglione, la grâce et l'élégance d'un dialogue alerte et spirituel. Il est ainsi devenu un « traité de rhétorique sociale » (Alain Pons) dont le modèle a été admiré et suivi fidèlement par toute une tradition de manuels de savoir-vivre dans l'Europe entière.

L'idée qui, dans ce contexte, a le plus retenu l'attention des participants au séminaire a été le rapprochement, proposé par Della Casa, entre la doctrine aristotélicienne de la vertu en tant que comportement médian entre deux extrêmes vicieux (le courage, par exemple, entre la lâcheté et la témérité) et la politesse, vertu mineure s'il en est, mais qui, elle aussi, n'est parfaite que quand elle réussit à tenir le « juste milieu » entre le trop et le trop peu. Dans ces brèves remarques qui remplissent les premières pages de son traité, Della Casa est le premier à exploiter la très riche mine des « *Minima moralia* » (Adorno).

Le troisième texte étudié dans le séminaire a été l'*Oráculo manual y Arte de prudencia* du moraliste espagnol Baltasar Gracián (1647). Sous quel jour, nous sommes-nous demandé dans le séminaire, se présente aux yeux toujours sceptiques et critiques de ce jésuite de l'âge baroque la politesse ingénue et sereine de la Renaissance ? Pour Gracián, la politesse se réduit à une stratégie destinée, entre malice et malignité, à minimiser les risques et périls de la vie de cour. Car la politesse « coûte peu et vaut beaucoup » . Que deviennent alors dans l'homme de cour (c'est par ce terme qu'Amelot de la Houssaie a traduit, en 1684, le titre de l'ouvrage) la grâce et l'élégance des belles manières italiennes ? A l'époque de Gracián, ce charme est tout juste bon à servir la part de magie et de sorcellerie (*hechizo*) qui entre dans les calculs politiques du courtisan avisé. Il est évident que la politesse est ici devenue entièrement négative : toute la vie, au milieu des cabales de cour, est définie comme *milicia* par opposition à la *malicia* des hommes.

En France, au XVII^e siècle, la politesse redevient positive. C'est de nouveau dans le cours qu'on a tâché de mettre en relief les traits caractéristiques d'une politesse qui « fait paraître l'homme au dehors comme il devrait être intérieurement » (La Bruyère). Cette politesse ré-idéalisée est centrée sur le

« modèle typiquement français » (Alain Montandon) de l'honnête homme. L'honnêteté, dérivée de l'*honestum* cicéronien, s'allie dans la politesse française avec un « je ne sais quoi » (Bouhours) de spirituel et la rend irrésistible aux yeux admiratifs de l'Europe qui commence à voir dans la France « le centre du bon goût et de la politesse » (La Bruyère). Cette politesse d'esprit se manifeste surtout dans la conversation des salons où, sous le sourire complaisant des dames, les artistes de la parole excellent dans le « jeu de paume » (Marc Fumaroli) du beau langage. Au XVIII^e siècle, le moraliste Joseph Joubert conclura l'âge d'or de la politesse française en constatant sèchement dans un aphorisme souvent cité : « Qui n'est pas assez poli, n'est pas humain ».

Une grande secousse sismique ébranlera de fond en comble ce bel édifice de la politesse vers la fin du XVIII^e siècle : l'œuvre de Rousseau. Deux petites secousses antérieures, *Le Misanthrope* (1666) de Molière et la comédie en un acte *Les Sincères* (1739) de Marivaux, s'étaient déjà inscrits au centre du séisme opposant l'ennui produit par une conduite trop parfaitement polie (Marivaux : « Tout le monde est poli ») et les séductions d'une qualité d'âme toute neuve, tout exotique : la sincérité. C'est au nom de la sincérité que Rousseau déchire, au bénéfique d'Emile, « ce voile uniforme et perfide de la politesse ». En la personne d'Emile, l'honnête homme devient enfin un homme honnête qui sans peur du qu'en dira-t-on « laisse parler son cœur ».

Le cours s'est terminé sur la naissance de ce grand antagonisme entre la politesse et la sincérité autour duquel le débat continue encore parmi les historiens et dans le grand public : *adhuc sub iudice lis est*.

H. W.

PUBLICATIONS

La memoria di Dante, Florence, Accademia della Crusca, 1994.

Análise textual dos demonstrativos em português, in : Jürgen Schmidt-Radefeldt (éd.) : *Semiotica e linguística portuguesa e românica. Homenagem a José Gonçalves Herculano de Carvalho* (Tübingen, 1993, pp. 15-23).

Le style et la mémoire, in Georges Molinié/Pierre Cahné (éds) : *Qu'est-ce que le style ?* (Paris, 1994, pp. 339-354).

Wissenschaftssprache, Sprachkultur und die Einheit der Wissenschaft, in : Herbert Mainusch / Richard Toellner (éds) : *Einheit der Wissenschaft* (Opladen 1993, pp. 111-127) (Discussion pp. 128-138).

Der zivilisierte Teufel, in Jane K. Brown : *Interpreting Goethe's Faust Today* (Columbia S.C., 1994, pp. 61-67).

Préface à : *Politesse et sincérité* (Paris, Editions Esprit, 1994, pp. 7-10).

Réimpression : *In memoriam Heinrich Lausberg*, in : Heinrich Lausberg : *Opera Minora*, éd. Arnold Arens (Stuttgart, 1993, pp. 759-773).

Réimpression : *La mémoire linguistique de l'Europe* [Langages 28 (1994), pp. 13-21].

Réimpression : *Fremdsprachen als fremde Sprachen*, in : Alois Wierlacher (éd.) : *Fremdheit. Leitbegriffe und Problemfelder kulturwissenschaftlicher Fremdeheitsforschung* (Munich 1993, pp. 129-151).

CONFÉRENCES

- *L'économie et l'écologie dans l'apprentissage des langues* (Paris).
- *Pourquoi les adultes aiment-ils la confiture amère ?* (Paris).
- *Politesse et réciprocité* (Paris).
- *La poésie en enfer (à propos de Dante, Inf. V, 73-142)* (Paris).
- *Méphistophélès, le diable civilisé* (Paris).
- *Titles and Texts* (Seattle).
- *Politeness in the Teaching and Learning of Language* (Seattle).
- *Heinrich Heine between France and Germany* (Seattle).
- *Warum hat Deutschland keine Académie Française ?* (Paris).
- *Why does't Germany have an Académie Française ?* (Seattle).
- *Memoria Dantis* (Heidelberg).
- *Dante und Faust* (Potsdam, Marbach).
- *Im Krieg der Gedächtnisse : Giraudoux und seine Nachfolger* (Fribourg-en-Brisgau).

DISTINCTIONS

- Dr. h. c. Univ. de Heidelberg.
- Membre extraordinaire de l'Académie des Sciences de Berlin-Brandebourg.
- Prix Frères Grimm.
- Bundesverdienstkreuz 1. Klasse.